

Textes MSM - 2002

Jacques-Alain Miller

Intuitions milanaises [1]

[Invité le 12 mai dernier à Milan pour la création de l'École lacanienne du Champ freudien en Italie, Jacques-Alain Miller a improvisé une conférence sur le thème de travail choisi pour cette journée : « Les psychanalystes dans la Cité. » Le texte qui suit est celui de la reprise qu'il en a faite à son Cours à Paris, trois jours plus tard, après six semaines d'interruption due aux vacances et jours fériés].

Dans l'intervalle où je n'ai pas fait mon cours, s'est rappelée à nous la politique*. Par une éruption, qui a été une surprise. Je dois avouer que mon goût pour les surprises va jusque-là : j'ai accueilli celle-là avec le sourire. Un court instant. Après quoi j'ai constaté à quel point les calculs des experts pouvaient, comme ceux de la multitude, du reste, se trouver démentis, déjoués. Comment, nourris d'évidences depuis de nombreuses années, ils pouvaient s'effondrer et produire un effet de masse, avec certains traits dépressifs ou de panique, mais aussi bien défensifs et maniaques. S'en est suivie une mobilisation politique qui n'a pas épargné les psychanalystes et un certain nombre de leurs associations, explicitement.

Avant quoi nous étions tout de même, il faut bien le dire, à mille lieues de nous douter de ce qui cheminait dans les profondeurs ; nous étudions laborieusement le contre-transfert et l'histoire du mouvement analytique au cours du demi-siècle écoulé. Cela a fait que j'ai accueilli avec faveur l'occasion qui m'a été donnée dimanche dernier de parler à Milan, à l'occasion de la création effective de l'École lacanienne du Champ freudien en Italie, de parler sur le thème « Les psychanalystes dans la Cité », renouant alors avec l'inspiration du Séminaire qu'Éric

* « L'orientation lacanienne », cours au Département de Psychanalyse de l'Université Paris VIII, 15 mai 2002, texte établi par Nathalie Georges, publié avec l'aimable autorisation de J.-A. Miller.

Laurent et moi-même avons donné en 1996-97 à Paris sous le titre « L'Autre qui n'existe pas, et ses comités d'éthique ».

Non sans une certaine improvisation, j'ai eu là-bas quelques pensées sur ce qui nous occupe dans la psychanalyse, et je ne veux pas faire l'impassé sur ce moment. Je vais donc vous faire part de mes intuitions milanaises et commencer à les développer. Elles portaient sur les rapports de l'inconscient et de la politique.

J'ai pris comme point de départ un propos de Lacan tiré de son Séminaire « La logique du fantasme », que j'ai rencontré juste avant mon départ dans une sorte de psychopathologie de la vie politique qui vient de paraître ici. Voici ce propos : « Je ne dis pas "la politique, c'est l'inconscient" mais tout simplement "l'inconscient, c'est la politique" ».

Celui qui le cite écarte purement et simplement la seconde formule, abrupte et absurde, selon lui. La première, il l'accepte, mais avec des réserves. Ainsi a-t-il au moins le mérite de saisir que ces deux formules ne sont pas équivalentes, ce n'est pas : si $A=B$, $B=A$. Oui, dit-il, il y a du psychique dans la politique, mais la politique, ce n'est pas seulement de l'inconscient, si c'est aussi de l'inconscient, soit des fantasmes, des rêves, des ratages et des angoisses...

Vaut-il la peine de citer Lacan, si c'est pour émousser le tranchant de son propos pour en extraire cette pauvreté ? Des fantasmes, des rêves, des ratages et des angoisses, il y en a partout où il y a l'homme, dans l'action et la contemplation, les cultures et les façons de faire, l'État ou la société, la solitude ou la foule. Il ne reste rien de Lacan quand on fait un tel commentaire de son propos, alors qu'il y a manifestement dans cette formule un flash, qui surprend au moins un instant, avant de disparaître dans la nuit où tous les chats sont gris. Il y a dans ces propos de Lacan quelque chose qui vaut d'être entendu, et c'est justement ce dont l'ampule le commentaire auquel j'ai fait référence.

Or l'*agalma* de ce dit, c'est une formule, « L'inconscient, c'est la politique », et l'on peut au moins remarquer que c'est une formule qui, elle, est de la compétence d'un psychanalyste, tandis que l'autre, qui propose une définition de la politique, est donc plus aventurée quand c'est un

psychanalyste qui l'énonce et dont ce n'est pas l'affaire de définir la politique. C'est bien pourquoi Lacan dit « Je ne dis pas [...], mais tout simplement [...] ».

Voilà comment je résume le thème que les collègues italiens se sont proposés de traiter : les psychanalystes sont-ils dans la Cité ? C'est à discuter. Quoi qu'il en soit, la psychanalyse, elle, est dans la politique. Cela m'a permis de trouver un fil, à Milan, pour exposer le thème à traiter. Je reprends donc la suite de mes réflexions, dans l'ordre où elles me sont venues là-bas.

Première réflexion : « ... "la politique, c'est l'inconscient" »

« Je ne dis pas », dit Lacan, qui place dès lors son propos dans l'empire de la dénégation, disant tout en disant qu'il ne dit pas. Disons que, du point de vue logique, c'est un énoncé que Lacan recule à transformer en thèse et dont il souligne que si c'était une thèse, elle irait plus loin que l'autre.

Est-ce pour autant la thèse de personne, une thèse sans père ? Si elle avait un père, cette thèse, ce serait Freud, Freud qui dit quelque chose comme ceci que la politique, au moins quand il en écrit, se ramène à l'inconscient. C'est la thèse qu'il a dégagée dans sa *Massenpsychologie*, puis qu'il y analyse les formations collectives comme des formations de l'inconscient, ayant même signifiant identificatoire et même cause du désir.

Ainsi la politique se réduit-elle à l'inconscient et c'est pourquoi cette thèse, même si elle se dégage de Freud, prête à des objections qui sont toutes du type : il y a plus dans la politique que ce qui relève de l'inconscient. Dès que l'on se trouve devant une thèse réductionniste, les objections sont des variations sur le thème « ce n'est que partiel, c'est plus complexe, plus large, etc. ». J'ai évoqué *Massenpsychologie*, mais on pourrait lire *Malaise dans la civilisation* et *Moïse et le monothéisme* à la lumière de la même thèse.

Et l'on pourrait récuser cette thèse en disant que ce n'est pas de la politique que Freud parle, mais toujours de l'inconscient, en empruntant ses exemples au champ de la politique. Remarquons tout de même que ce

champ est structuré par l'instance du père, que Freud l'aborde dans le régime paternel, et c'est pourquoi les termes, les thèmes qui organisent son approche sont identification, censure, répression, y compris la répression de la jouissance.

Deuxième réflexion : « l'inconscient, c'est la politique »

Cette thèse qui serait abrupte, absurde, qu'on se permet d'écarter d'un revers de main... Je suis parti à Milan, énervé par cette désinvolture à l'endroit de cette formule qui, elle, est plus modeste que la première puisqu'elle propose une définition de l'inconscient. C'est ainsi, chez Lacan, et c'est beaucoup plus raisonnable. L'inconscient, on sait si peu ce que c'est, il est si peu représentable que c'est invraisemblable et très risqué de définir quoi que ce soit à partir de l'inconscient : au contraire, c'est toujours lui, l'inconscient, qui est à définir, parce qu'on ne sait pas ce que c'est. Aussi n'est-il jamais chez Lacan le *definiens*, mais toujours le *definiendum*. Prenons la formule « l'inconscient est structuré comme un langage ». C'est une thèse qui suppose que l'on dispose de la définition du langage et en effet Lacan utilise celle que Saussure et Jakobson ont produite. Sans doute n'y a-t-il pas le « comme » dans l'énoncé que je commente aujourd'hui, alors, ce qu'on doit se demander, c'est comment définir la politique, si bien qu'il y a un sens à dire que l'inconscient, c'est la politique.

Ce qui m'a amusé, c'est qu'après être tombé sur ce commentaire irritant j'ai ouvert un second livre récent, *La démocratie contre elle-même*, d'un politologue qui, sans doute, a lu Lacan, Marcel Gauchet, et je suis tombé sur une définition de la politique : « C'est en cela que consiste spécifiquement la politique : elle est le lieu d'une fracture de la vérité ». Belle définition, à la fois infiltrée de lacanisme et peut-être, en deçà, d'un certain merleau-pontysme, « fracture » est un mot qu'aime cet auteur et l'on trouve aussi chez lui, dans un ouvrage de 1992, l'expression de « fracture sociale » reprise en 1996 et tombée sous les yeux d'une figure de la politique française, que ce signifiait a portée assez loin...

Au départ, c'est un politologue plutôt lacanoïde qui définit la poli-

tique comme un champ structuré par $S(A)$, où le sujet fait, dans la douleur, l'expérience que la vérité n'est pas une, que la vérité n'existe pas, et que la vérité est divisée. Et c'est une définition de la politique qui a toute sa virulence dans le moment que nous vivons, moment qui est tout de même dans l'ensemble un moment « post-totalitaire » – je mets des guillemets –, dans lequel nous sommes entrés depuis 1989 avec la chute du Mur de Berlin, à laquelle tout le monde n'a pas applaudi, d'ailleurs.

Je ne valide pas nécessairement cette catégorie, le totalitarisme, qui a servi à une propagande politique pendant le vingtième siècle. Le totalitarisme a été un bel espoir, il a enchanté les masses du vingtième siècle, ce dont nous autres, qui sommes du vingt-et-unième, avons presque perdu le souvenir. Il était l'espoir de résorber la division de la vérité, d'instaurer le règne de l'Un en politique, conformément au modèle de la *Massenpsychologie*. Au niveau de cette aspiration à la concorde, l'harmonie, la réconciliation, le totalitarisme est impeccable, tels que ses termes résistent dans le discours du Président Schreber.

Alors, le triomphe de la démocratie, qui a le vent en poupe dans l'esprit du temps, au moins dans une bonne partie du globe, – évidemment le cas chinois est un peu à part, on me signale l'apparition, là-bas, d'une nouvelle pathologie, les morts par excès de travail, dans un espace où le mot « syndicat » serait une idée neuve – ne génère pas le même enthousiasme et même il se mesure à un effet dépressif ; il le comporte, dans la mesure où il implique un consentement à la division de la vérité, division qui prend la forme objective des partis politiques engagés dans une contradiction insoluble, puisque la vérité est vouée à être divisée.

Ce que M. Gauchet dit avec un lyrisme digne de Merleau-Ponty : « Dorénavant nous savons que nous sommes voués à rencontrer l'autre sous le signe d'une opposition sans violence mais aussi sans retour ni remède. Je trouverai toujours en face de moi non pas un ennemi qui veut ma mort mais un contradicteur. Il y a quelque chose de métaphysiquement terrifiant dans cette rencontre pacifiée » – j'aime bien ce lien entre terreur et pacification – « la guerre se gagne, dit-il, alors qu'on n'en a jamais fini avec cette confrontation ».

D'où l'idée paradoxale que la pacification de l'espace public va de pair avec une douleur privée, intime, subjective, et que, dans le même temps où l'on célèbre les vertus du pluralisme, de la tolérance et du relativisme, on fait l'expérience d'une vérité, je cite, « qui ne s'offre que dans le déchirement ». Il restera à reconsidérer néanmoins l'abord qui est fait ici de la politique comme une affaire de toi ou moi.

La définition de l'inconscient par la politique va donc très profondément dans l'enseignement de Lacan. « L'inconscient, c'est la politique » est un développement de « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre ». Ce lien à l'Autre, intrinsèque à l'inconscient, est ce qui anime depuis son départ l'enseignement de Lacan. C'est la même chose quand on précise que l'Autre est divisé et qu'il n'existe pas comme Un.

« L'inconscient, c'est la politique » radicalise la définition du Witz, du mot d'esprit comme processus social qui trouve sa reconnaissance et sa satisfaction dans l'Autre, en tant que communauté unifiée dans l'insistant de rire.

Troisième réflexion : l'inconscient est politique

L'analyse freudienne du Witz justifie Lacan d'articuler le sujet de l'inconscient à un Autre, et de qualifier l'inconscient comme transindividuel. On peut passer de « l'inconscient est transindividuel » à « l'inconscient est politique » dès lors qu'il apparaît que cet Autre est divisé, qu'il n'existe pas comme Un.

De ce fait, « l'inconscient, c'est la politique » ne dit pas du tout la même chose que « la politique c'est l'inconscient ». « La politique c'est l'inconscient » est une réduction, et quand Lacan formalise le discours du maître, il dit en même temps que c'est le discours de l'inconscient, et ce faisant il amène une clé à de nombreux textes de Freud. Tandis que « l'inconscient c'est la politique » est le contraire d'une réduction, c'est une amplification, c'est le transport de l'inconscient hors de la sphère solipiste, pour le mettre dans la Cité, le faire dépendre de « l'Histoire », de la discordance du discours universel à chaque moment de la série qui s'en effectue.

Quatrième réflexion : la Cité n'existe pas

Il n'y a plus aujourd'hui « la Cité ». Elle est imaginaire. On l'entend comme métaphore pour dire la politique, mais dans la *Wirklichkeit*, l'effectivité historique, la politique ne se développe plus sous la forme de la Cité. La Cité est une nostalgie, rémanente, elle est aussi imaginaire au sens où on la cherche aujourd'hui pour la trouver dans la télévision.

À Milan, dans *La Repubblica* de la veille consacrée à une critique de Monsieur Berlusconi qui possède trois des six chaînes de télévision italiennes et oriente les trois qu'il n'a pas en qualité de Président du Conseil, la télévision était qualifiée d'*agora*, moderne *agora*, soulignant à quel point elle est éclose. L'*agora* antique aurait eu pour premier mouvement d'ostraciser Monsieur Berlusconi. En même temps, le journaliste faisait de la télévision le lieu où s'élabore et se diffuse un consensus. Cela ne peut que souligner que l'*agora* à l'époque du marché n'a plus rien à voir avec l'*agora* antique, qui, elle, est un lieu d'homogénéité sociale, supposant l'exclusion de ceux à qui était refusé le privilège démocratique.

Non seulement la Cité homogène n'existe plus mais l'État-nation lui-même est ébranlé, mis en question, se révèle poreux, s'affaiblit, certains allant jusqu'à prophétiser sa disparition. Au-delà même de la Cité, c'est l'État-nation qui est en question, si bien que, plutôt que de parler des psychanalystes dans la Cité, il faudrait oser poser la question des psychanalystes dans la « globalisation », concept approximatif mais certainement plus opératoire que celui de Cité.

J'ai pu lire, en Italie, un passage d'un ouvrage de Hans Magnus Enzensberger, une description de ce qu'on trouve de personnages surprénants dans les campagnes de Basse Bavière, qui laisse le péquenot ébahi devant ces nouvelles identités, carnaval poétique un peu anticipatoire qui montre que l'on est très déporté de l'espace homogène de la Cité. « Globalisation » dit ce que nous entrevoyons d'un espace social où plus rien ne serait à sa place d'avant, ce que l'on a déjà aperçu en opposant ancien et nouveau mondes, mais ici c'est bien la notion même de place qui est soustraite, ce qu'on appelle gentiment la perte des repères. Quand plus rien n'est à sa place, c'est la catégorie du manque elle-même qui tend

à devenir obsolète, selon l'exemple du livre qui ne peut « manquer à sa place » que dans une bibliothèque bien rangée... Et si « globalisation » était le nom de ce qui rend cela obsolète.

Là, il nous faut une nouvelle réflexion.

Cinquième réflexion : Freud et la reine Victoria

Je recycle ainsi une boutade de Lacan à son Séminaire. Il avait lu un jour *La reine Victoria* de Lytton Strachey, et il lui vint de faire rire son auditoire, en situant la reine Victoria comme la cause historique de Freud. Il esquissait ainsi le lien de la naissance de la psychanalyse à la société disciplinaire, à une exaspération de cette société qui portait des interdits puis-sants, censurant le dire concernant la sexualité, ce qui est à moduler puisque les formes transgressives ont toujours existé mais, justement, comme transgressives : les interdits restaient en place.

Il suffit, *a contrario*, de penser à la banalisation du spectacle sexuel aujourd'hui, qui va du film pornographique au livre de madame Catherine Millet pour saisir que nous sommes dans un autre régime de la sexualité : ce n'est plus la reine Victoria, c'est la reine Catherine !

Ce n'est pas la première fois que je souligne que tout l'appareil conceptuel freudien reste marqué de l'époque disciplinaire : interdit, refoulement, répression, censure..., c'est ce qui a permis une jonction de la psychanalyse et du marxisme, sous les espèces du freudomarxisme ou de la contestation style 1968.

Il y a eu ceci, en effet, il faut le constater, que la Renaissance lacanienne de la psychanalyse dans les années soixante et soixante-dix est contemporaine du moment que décrit Antonio Negri – qui rentre tous les soirs dormir en prison, pour avoir été, en ce temps-là, l'inspirateur des Brigades rouges. Il essaie, dans son dernier livre, *Impero*, de donner une doctrine à l'extrême-gauche internationale et il note, p. 333 de l'édition française : « Dans la période de crise des années 60 et 70, l'expansion de la protection sociale et l'universalisation de la discipline, à la fois dans les pays dominants et dans les pays dominés, ont créé une nouvelle

marge de liberté pour la multitude laborieuse. Autrement dit, les travailleurs ont utilisé l'ère disciplinaire afin d'étendre les pouvoirs sociaux du travail, etc. »

Il souligne ce que le concept même de libération devait aux formes disciplinaires de la domination, et il essaie de penser ce que nous serions après cette société. Ce qu'il appelle *impero*, empire, est un régime qui ne procède plus par l'interdit et la répression et qui, donc, rend problématique la transgression, l'idée même de révolution et de libération. Antonio Negri est le fils de Deleuze et Guattari ; il recycle leur *Anti-Œdipe* d'il y a trente ans. Nous pouvons retrouver notre bien dans ce qui est tout de même une lecture de Lacan.

C'est cela, l'aperçu : que Lacan a pensé la psychanalyse à l'époque disciplinaire, mais qu'il a aussi anticipé la psychanalyse à l'époque impériale, et c'est ce à quoi nous avons essayé de redonner une actualité avec « L'Autre qui n'existe pas ».

Sixième réflexion : Lacan et la reine jouissance

Lacan a eu le rôle historique d'actualiser Freud et de préparer la psychanalyse au nouvel ordre que M. Negri appelle *Impero*. À prendre les choses ainsi, on voit se distinguer trois phases :

– La première phase est celle de la formalisation de la psychanalyse à l'époque disciplinaire. Elle est fondée sur la formalisation du concept de l'inconscient à partir de l'algorithme du signe ; sur la formalisation unifiante de l'Œdipe, de la castration et du refoulement par les concepts de Nom-du-Père et de métaphore ; sur la formalisation de la libido par les concepts de désir et de métonymie. Ce Lacan classique, c'est Freud formalisé.

– Puis vient la transition où Lacan accomplit une subversion de Freud, *via* la subversion du Nom-du-Père qu'il pluralise et qu'il déplace aussi quand il attribue l'opération du refoulement non à l'interdit mais au fait même du langage ; *via* la subversion du concept de désir lié à l'interdit, concept qu'il déplace par celui de jouissance – bien plus que sur le

manque, il met l'accent sur ce qui comble le manque; *via* la mise au point de la fonction de l'objet *a* qui reste attaché au thème du manque mais où ce qui prévaut est ce qui vient combler le manque.

— Enfin c'est la troisième phase du travail de Lacan où le terme essentiel est celui de la jouissance en tant qu'elle n'a pas de contraire. Jus- qu'alors elle était en tension avec le signifiant refoulant, mortifère, et voilà que lui-même est devenu un opérateur de jouissance ; elle était en tension avec le plaisir et précisément l'opposition plaisir-jouissance tend à se dissoudre, non pas que toute validité lui soit soustraite mais le plaisir devient un certain régime de la jouissance. Le niveau de la pulsion qui, à la différence du désir, n'est pas intrinsèquement articulée à une défense, c'est le niveau que Lacan a épinglé de la propriété « le sujet est toujours heureux », toujours heureux... au niveau de la pulsion, s'entend, la seule question étant celle de son mode, plaisant, douloureux, etc., tandis qu'axiomatiquement, elle se satisfait toujours.

Cela correspond à la sortie de l'époque disciplinaire. Tout est maintenant affaire d'arrangement. On ne rêve plus du dehors. Il n'y a plus que parcours, arrangements et régimes de la jouissance. Le nœud borroméen est déjà un effort pour sortir du binarisme de la structure d'opposition et de l'organisation disciplinaire qui suppose ce clivage.

Je devrai revenir sur cette notion de société disciplinaire. Cela pro- cède de Foucault et a été dégagé par Deleuze, l'opposition entre la société disciplinaire et la société du contrôle, et cela indique deux régimes de la maîtrise. La société disciplinaire est l'époque où il y a une extériorité entre les dispositifs et appareils de répression et de formation, et les assu- jettis, et où est donc saillante la domination comme telle, l'endoctrine- ment qui permet une opposition frontale et de cerner la figure des op- presseurs. La résistance peut alors s'appuyer sur les formes de la coerci- tion. Foucault a parcouru ces appareils — prison, asile, hôpital, école, uni- versité — où « surveiller et punir » suppose une délimitation claire entre l'*in* et l'*out*.

Cela prend son intérêt à distinguer ce qui déjà s'en modifiait il y a trente ans, à savoir que la maîtrise se trouvait plutôt immanente au

champ social, que les mécanismes de domination que pouvaient analyser les marxistes étaient intériorisés, et que la société de communication ou d'information diffusait de façon fuyante ou invisible ; d'où l'idée que c'est désormais par des réseaux souples, modulables et fluctuants que cir- cule une maîtrise qui n'est plus extérieure — au point que Negri livre la formule de « l'aliénation autonome » pour désigner une maîtrise qui n'est pas plus externe qu'interne, et à laquelle le terme d'extime convient par- faitement.

Septième réflexion : La cure analytique à l'époque de la globalisation.

Je vous rassure : l'ouvrage de Negri, ce n'est pas le nouveau *Capital*, c'est plutôt un grand poème. Spinoziste, il décrit d'une façon pathétique un monde sans opérateurs, un empire qui n'est plus impérialisme de per- sonne, qui est partout, nulle part, et en même temps sans frontières, sans extérieur. C'est très répétitif, plutôt un chant ; Negri c'est le Dante de la globalisation...

Donc, la cure, bien sûr, est marquée par ces temps, elle en pâtit. D'abord conçue comme un traitement se démarquant du médical, elle a été ordonnée comme un idéal de maturité et une norme de la personna- lité, et même Lacan devait parler d'achèvement de la personnalité ou de réalisation effective de l'Œdipe et de la castration. La réalisation effective de l'Œdipe et de la castration, jusqu'à parler de désidentification phal- lique, supposent, en effet, une norme et un idéal qui opèrent ; tant que Lacan a été dans cette phase de son enseignement, la question pressante sur ce point fait ressortir cette ordonnance, se refusant comme telle, sans doute, mais néanmoins prise, occupée par l'insistance de la norme et de l'idéal.

Une deuxième phase se distingue par la démedicalisation accom- plie de la cure. C'est le moment où la cure a pu être conçue comme expé- rience, comme le lieu où il se passe quelque chose pour vous. On peut rapprocher ça de la doctrine actuelle concernant l'édification des maga- sins, telle qu'elle s'épanouit déjà à Beverly Hills, Los Angeles, New York,

où les nouveaux magasins doivent répondre au concept d'*experientialisation*, soit la transformation du *shopping* en expérience unique et irremplaçable, sinon tout le monde n'a plus qu'à faire ses achats sur internet !

Lacan a « expérimentalisé » la cure avant tout le monde, en mettant l'accent sur l'activité analysante et la production d'un nouveau sujet, et la passe a cristallisé ça, la fin de la cure étant pensée sur le mode transgressif, comme un passage au-delà du fantasme.

Il y a maintenant une troisième phase, propre au régime de la globalisation. Cela pointe à la fin des *Autres écrits*, où la passe est resituée comme un récit réussi qui satisfait un auditoire, en tant que procédure. On sait bien que, dans le Champ freudien, les produits de la passe ont été pris dans un processus de spectacularisation. On a invité les Analystes de l'École (AE) à se présenter devant les plus larges publics qu'on pouvait réunir à l'échelle internationale. On nous l'a reproché, mais nous ne voulons pas revenir en arrière ! Et là, si l'on suit Lacan – certes, tout est complotable, comme en Italie, vous avez le temple païen à l'endroit même où s'érige l'église, c'est l'inconscient freudien réalisé ! – la fin de l'analyse se trouve dépouillée du pathos de l'au-delà, de la transcendance, du franchissement, et l'accent est mis sur les changements de régimes de la jouissance qu'il est possible d'obtenir dans la cure. Car il s'agit de la satisfaction pulsionnelle, qui n'a pas de contraire, ce qui fait que la référence est le passage d'un régime à un autre.

Le fameux « il n'y a pas de rapport sexuel » s'inscrit dans ce cadre, et il signe l'effacement définitif de la norme. On sort de ce qui retenait la psychanalyse dans l'époque disciplinaire : il n'y a que de la jouissance. C'est ce qui se passe dans la globalisation, où nous sommes depuis longtemps. S'est ouvert à ce niveau l'espace de l'invention sexuelle, de la créativité hors norme, qui rend aujourd'hui inaudibles les thèmes de la maturation et de l'achèvement. C'est évidemment congruent avec l'inclusion de la jouissance dans les droits de l'homme, la juridification de la jouissance.

Et cela va de pair avec la promotion de l'écriture lacanienne du *sinthome*, nom nouveau pour indiquer le symptôme qui n'a pas de

contraire ou n'en a plus, le sujet y étant, comme tel, condamné. Il faut dire que le symptôme apparaît comme le régime propre à la jouissance, le sujet – ou plutôt l'être vivant qui parle – l'éprouvant nécessairement comme tel.

Il y a encore des réflexions à venir.

Huitième réflexion : Le ravalement de la psychanalyse

Elle concerne ce que cette époque comporte de ravalement de la psychanalyse. Il faut quand même le dire. Les opérateurs l'éprouvent aussi, leur acte est sous la menace du ravalement, assiégée qu'est la psychanalyse par la psychothérapie. Dans quoi cela va-t-il être classé ? Si l'on se réfère à un économiste américain spécialement astucieux, les psychologues seront rangés dans la classe des *attention givers*, ceux qui donnent de l'attention, où l'on trouve les psychothérapeutes, mais aussi les *baby sitters*, les majordomes, les professeurs de gymnastique privés etc. Il est certain que c'est une classe en expansion, mais que cette croissance va de pair avec une certaine déqualification. Cela accomplit un certain ravalement de la position de l'analyste.

[à suivre...]